

FEUILLETON

DU

PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

No 8

LE
BAPTÊME
DE LA FRANCE

PAR

L'ABBÉ PÉRIGAUD,

DU DIOCÈSE DE MOULINS

CHAPITRE III

L'ange tutélaire de la patrie

I. La ville de Lutèce. — II. Enfance de Geneviève de Nanterre. — III. Ses épreuves et son attitude devant Attila. — IV. Clovis sous les murs de Lutèce. — V. Geneviève au camp des Francs. — VI. Geneviève ravaille la ville assiégée. — VII. Un ex-voto à Montmartre. — VIII. La Patronne de Paris. — IX. Raisons providentielles des échecs de Clovis devant Lutèce.

(suite)

“ Vous n'avez pas perdu le souvenir de ce que fit, pour votre sauvegarde, le Dieu des chrétiens, en face du farouche Attila ? En ce moment, ce ne sont pas des hordes de barbares inconnus qu'il nous faut refouler des bords de ce fleuve qui nous protège de son cours : c'est une armée composée de peuples divers, dont dont plusieurs même sont nos anciens alliés. Si le *Fléau de Dieu* est venu se briser contre nos faibles remparts, que n'advient-il pas de ce jeune conquérant, qui n'a reçu jusqu'ici du ciel d'autre mission que celle d'éprouver notre courage, et non pas de le vaincre ! ”

Il est facile de deviner l'accueil fait par le peuple parisien à ces patriotiques paroles, auxquelles le ton inspiré de la vierge donnait l'air d'une prophétie.

Partout on court aux armes ; on exhume les étendards des catacombes de la capitale ; on reconstitue les milices ; on équipe de nouveaux bataillons ; et bientôt les remparts sont complètement garnis de soldats résolus à les défendre au prix de leur vie.

Grâce à Geneviève de Nanterre, la résistance sera prête à Lutèce, quand sonnera l'heure de l'attaque.

Cette heure, retardée par les longs préparatifs de l'armée assiégeante, finit enfin par arriver. Près de deux mois s'étaient écoulés depuis l'apparition des Francs, et l'on était parvenu au mois des *Grandes Herbes* (juillet), lorsque Clovis, las de combats partiels, se décida à tenter un assaut général.

V

De grand matin, à la pâle clarté de la lune à son déclin, tout était sur pied parmi les divers campements installés en face de la cité celtique. D'immenses clameurs retentirent dans les airs, et ébranlèrent les échos endormis de la région : c'était comme les roulements du tonnerre, annonçant la chute de la foudre qui allait s'abattre sur Lutèce. Du côté des assiégés, tous aussi étaient à leur poste, les guerriers aux remparts, armés de javelots et de machines de guerre, et, mêlés à leurs rangs, des femmes herculéennes amoncelaient les pierres destinées à être jetées sur les assiégeants.

Pendant ce temps, l'Ange de la patrie avait repris, avec plus d'ardeur que jamais, son rôle de suppliante.

Entourée d'un grand nombre de femmes chrétiennes, Geneviève était prosternée devant le Seigneur, faisant monter ses prières vers les hauteurs célestes d'où elle attendait le secours.

Au bout de quelques heures de combat, ce ne fut plus, au-dessus et autour des fortifications, qu'une grêle de javelots, de flèches et de pierres, qui s'entre-

croisaient et s'entre-choquaient en tous sens. L'assaut fut impétueux, et la défense vigoureuse. Parfois même au plus fort de la lutte, on voyait debout sur les remparts des femmes gauloises, dont les bras nus, semblables à des catapultes, lançaient au loin des quartiers de rochers. De part et d'autre, jusqu'à la tombée de la nuit, assiégeants et assiégés firent de véritables prodiges de valeur, sans autre résultat que de garder chacun leurs positions respectives de la veille.

Repoussés avec perte par les Parisiens, Clovis et son armée n'en résolurent pas moins de ne reprendre le chemin de Soissons qu'après avoir triomphé de la résistance énergique de Lutèce.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire avec tous leurs détails les différentes tentatives du conquérant pour s'emparer de cette ville, dont il voulait faire le centre des opérations guerrières, qu'il combinait dans le but de réunir à sa couronne tout le nord des Gaules. L'importance de cette conquête, au point de vue stratégique, n'échappait à personne : elle n'échappait pas surtout au génie militaire de Clovis.

D'ailleurs, la prophétie du vieux druide des plaines de l'Ailette lui revenait souvent à l'esprit. La première partie s'était accomplie, n'en serait-il pas de même de la seconde ? Le boulevard de la puissance romaine était tombé entre ses mains sans coup férir : le boulevard de la puissance gauloise n'aurait-il pas le même sort, quand ce ne serait qu'au prix de longs et meurtriers combats ?

Ainsi raisonnait le roi des Francs, et il voulait agir en conséquence.

Clovis tenta donc plusieurs autres assauts, mais sans plus de résultats. Alors, que faisaient les vaincus, pour se débarrasser de leurs échecs successifs sous les murs de la cité parisienne, et aussi pour refaire leurs forces et leurs provisions épuisées par la longueur du siège ? Durant les armistices, ils parcouraient le pays d'alentour, répandant sur leurs pas la terreur, le ravage et la mort.

Dans cet intervalle, il arriva un incident qui mérite d'être rapporté.

Un jour, l'armée assiégée avait essayé par une sortie audacieuse, de jeter le désarroi parmi les troupes franques ; mais, obligée de se replier en désordre, quand elle fut rentrée dans la ville, grande fut l'émotion des citoyens de Lutèce. Un certain nombre des principaux chefs de l'armée parisienne étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Ce ne fut que gémissements et lamentations. Qu'allait devenir la cité, privée de ses plus valeureux guerriers !

Geneviève, informée de ce malheur, accourt pour mêler ses larmes aux larmes de Lutèce en deuil de ses meilleurs défenseurs.

Elle veut voler à leur délivrance.

Elle entre, toute éplorée, dans le sanctuaire où elle a coutume de recommander à la protection divine ses grandes entreprises. Quelques instants après, elle en sort l'âme fortifiée du plus consolant espoir. De là elle se dirige d'un pas alerte vers la porte qui donne accès auprès du quartier où se dresse la tente royale de Clovis.

On se presse autour d'elle afin de la détourner d'un projet si téméraire. Que va-t-elle devenir au milieu de cette dangereuse excursion ? Que deviendra, si elle y succombe, la défense de la cité dont elle est l'âme ? Pourquoi, colombe innocente, aller se jeter aveuglément entre les serres du vautour, qui ne demande peut-être qu'à dévorer cette noble proie ?

Un poste de soldats veille à la porte du rempart.

En vain Geneviève, les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix, les supplie de la laisser passer ; en vain fait-elle valoir les motifs les plus touchants et l'assurance dont elle se sent remplie sur le succès de sa démarche périlleuse, la garde refuse de lui ouvrir. La porte reste close devant l'ardeur de son généreux dévouement.

Voyant qu'elle se consume en d'inutiles efforts auprès des hommes, la vierge chrétienne a recours à Celui qui lui a mis au cœur une résolution si héroïque.

Elle tombe à genoux, lève au ciel des yeux où se peint l'inexprimable angoisse de son patriotisme désolé, et, les mains

croisées sur la poitrine, prononce à haute voix cette sublime prière :

— O Seigneur, Dieu des armées, venez au secours de votre humble servante qui veut accomplir vos ordres. Écartez de devant mes pas cette barrière qui m'empêche de voler où mon devoir m'appelle. Mes frères sont captifs entre les mains des barbares. Plusieurs d'entre eux vous connaissent et vous aiment, vous, le Dieu véritable ! Tous, vous me les avez donnés à protéger dans le péril. Demain, peut-être, il sera trop tard ! Leurs têtes auront roulé sous la hache des Francs, qui les suspendront aux arbres de leurs forêts comme des trophées de victoire.

“ En ce moment, il est temps encore de les délivrer, eux et nous, de cette honte et de ce désastre. Seigneur, Dieu tout-puissant ! je vous en conjure, que vos anges m'accordent sur-le-champ ce que les hommes me refusent avec tant d'obstination ! ”

A peine Geneviève avait-elle achevé cette touchante supplication que, à la vue de la foule assemblée, les portes s'ébranlèrent avec fracas sur leurs gonds, et qu'elles s'ouvrirent toutes grandes, comme poussées violemment par des bras invisibles.

Les gardes furent renversés par terre, et la multitude stupéfaite s'écarta avec une respectueuse terreur, afin de livrer un passage vers l'ennemi à la courageuse vierge.

Geneviève franchit précipitamment l'ouverture du rempart. Elle s'en éloigna seule, ne voulant que son ange gardien pour compagnon de route ; et les regards anxieux des spectateurs la suivirent, jusqu'à ce que les tentes des Francs l'eurent enfin dérobée à leur vue.

Que se passa-t-il d'extraordinaire dans le camp des assiégeants, à l'arrivée de la vierge parisienne ?

Nous n'en savons rien...

Toujours est-il que les ombres crépusculaires du soir n'avaient pas encore déployé leurs voiles sur les bords de la Seine, et Geneviève rentrait dans Lutèce à la tête des prisonniers, que son dévouement venait d'arracher aux mains du redoutable et redouté conquérant des Gaules.

A cette nouvelle inespérée, le peuple, ivre de joie, ne sut comment manifester à la libératrice son enthousiasme et sa reconnaissance. Malgré les résistances de sa profonde humilité, l'héroïque vierge fut portée en triomphe depuis la porte du rempart jusqu'au seuil du sanctuaire d'où elle était partie pour cette périlleuse entreprise, et où elle voulait passer la nuit en prières d'actions de grâces.

VI

L'événement que nous venons de raconter avait eu lieu au plus fort de l'été, dans le courant d'août, appelé le mois des *Blés murs*.

Nonobstant cet acte d'une générosité, rare chez les barbares, l'armée franque n'en continua pas moins le siège de Lutèce. Ne pouvant pas la gagner par les armes, les assiégeants voulurent la réduire par la famine.

Il y avait déjà plus de cinq mois qu'ils l'investissaient de tous côtés. Elle ne tarderait pas—pensait Clovis—à crier merci et à lui ouvrir ses portes. Mais il comptait sans cette providence terrestre, que le ciel avait donnée à ce coin de terre auquel était réservé un si glorieux avenir.

Comme autrefois sous Mérovée qui, lui aussi, avait pendant longtemps assiégé la ville des *Parisii*, une grande famine se déclara, accompagnée d'une effroyable mortalité. Le blé manquait dans les greniers. Les troupeaux de moutons et d'urus qui paissaient si nombreux à travers les plaines de la Seine, avaient totalement disparu. On ne voyait plus, parmi les herbes des marais, s'ébattre les bandes d'oies sauvages. Toutes les ressources alimentaires enfin étaient épuisées.

Le peu de munitions qui restait de ce long siège, était réservé aux hommes d'armes dont la vie était si précieuse pour la défense de la patrie toujours en danger.

Quant à la population elle se débattait

dans les horreurs de la faim. Ici, c'étaient des troupes de femmes et d'enfants, tombant d'inanition à l'ombre des huttes qui leur servaient d'abris ; là des groupes de faméliques, au visage livide, erraient à travers les rues, comme des squelettes ambulants ; ailleurs, principalement sur les places publiques, s'entassaient sans sépulture les victimes innombrables du terrible fléau.

La malheureuse ville offrait un spectacle navrant.

Cependant, ses héroïques défenseurs avaient résolu de périr jusqu'au dernier plutôt que la rendre ; et ils employaient à sauver son honneur toute la générosité du sang que la famine n'avait pas encore épuisée dans leurs veines et dans leur cœur.

Geneviève comprend alors ce qu'il lui faut tenter afin de délivrer son peuple de ce péril, plus funeste pour lui que le glaive des champs de bataille.

A la faveur de la nuit, elle s'embarque avec quelques mariniers sur la Seine, et se dirige vers la fertile plaine de Saint-Denis. Lorsque les radeaux sont chargés de grains, elle se hâte de remonter le fleuve, évitant toutefois par ses habiles manœuvres d'attirer l'attention des assiégeants. Ceux-ci, en effet, ne s'aperçoivent pas des agissements de la vierge : encore quelques efforts, et la ville sera ravitaillée et sauvée.

Mais, dans le voisinage de l'embarcation, il y avait un ennemi plus perspicace au milieu des ténèbres que ne l'était Clovis, et qui, lui du moins, avait juré la perte de cet ange de la charité.

C'était Satan, l'ange de la haine et du mal !

Par ses bienfaits signalés, Geneviève gagnait trop visiblement le peuple parisien au culte du vrai Dieu, qui l'avait choisie comme l'instrument de ses miséricordes : c'en était assez pour que le démon essayât de faire avorter un projet dont le succès devait être si défavorable à son règne ici-bas.

Aussi, à peine la flottille a-t-elle atteint le tournant formé par le fleuve au-dessous de la ville, qu'un grand péril fond tout à coup sur elle. Si l'on en croit les chroniqueurs de l'époque, voici ce qui arriva :

Deux mauvais génies, déchaînés par l'enfer, attendaient au passage la libératrice, cachés parmi les arbres du rivage. Soudain les vagues mugissent et se soulèvent en écumant de fureur. Les bateaux chavirent, poussés et repoussés d'un bord à l'autre du fleuve.

Au lieu d'avancer, ils reculent, emportés par les flots, qui deviennent de plus en plus courroucés.

On dirait que des crocs de fer, maniés par des mains invisibles, les attirent vers le fond des abîmes.

Une écume, colorée de leurs sinistres, enveloppe les bateaux comme d'un vaste linceul. Le grand mâ, en forme de croix, qui surmonte l'embarcation où se tient la vierge, est violemment arraché et projeté au loin, pendant que des rires moqueurs et bruyants éclatent dans un massif de saules pleureurs.

Ne pouvant s'enfoncer parmi les flots, la barque tournoie sur elle-même avec une rapidité vertigineuse.

A cette vue, l'épouvantée s'empare de l'équipage, les nautonniers sont glacés de terreur et laissent retomber de leurs mains le manche des avirons. Ils sont même sur le point de sauter par-dessus bords, et d'abandonner leurs convois au gré des éléments déchaînés, pour gagner à la nage l'autre rive, lorsque Geneviève, que cette tempête étrange laisse calme et intrépide, élève au milieu du tumulte une voix rassurante.

En même temps, elle tombe à genoux et se met à prier.

Puis, ainsi que son divin Maître sur le lac agité de Gènesareth, elle étend les mains sur les flots, les conjure, au nom de Dieu, de déposer leur courroux, et ordonne aux esprits de l'abîme de quitter ces lieux et de reprendre le chemin de leur sombre demeure.

Aussitôt tout rentre dans la paix et le silence, les arbres mal hantés du rivage, les flots soulevés du fleuve, et l'atmosphère elle-même, qui semblait avoir pris part à cette conspiration infernale.

(à suivre)